

FRONTIÈRE RELIGIEUSE ET FRONTIÈRE CHEVALERESQUE DANS *L'ENTRÉE EN ESPAGNE*

Evelio Miñano Martínez
Universitat de València

1. INTRODUCTION

L'opinion de Léon Gautier – selon laquelle l'auteur de *L'Entrée en Espagne*, chanson de geste franco-italienne du XIV^e siècle, n'aurait été qu'un compilateur ayant composé « ainsi qu'une mosaïque, avec certains débris de poèmes antérieurs, de poèmes français du XIII^e siècle » (Gautier, 1880 : 405) – n'a pas empêché, heureusement, que d'autres chercheurs se soient consacrés à cet ouvrage, montrant que celui-ci est intéressant à bien des égards. Antoine Thomas, dans la première édition moderne de l'œuvre¹, a donné plusieurs preuves d'une faculté créatrice de l'auteur, manifestée particulièrement dans sa deuxième partie, qui traite des exploits de Roland en Orient au service du sultan de Perse, mais aussi dans l'ordonnance générale et dans maint détail de la première, qui narre les premiers combats de la campagne militaire de Charlemagne pour délivrer le chemin de Saint-Jacques (Thomas, 1913 : 55). Plus récemment, d'autres chercheurs ont révélé l'existence de nouveaux centres d'intérêt dans *L'Entrée en Espagne* : A. Limentani a mis en relief le talent du poète à manier l'art de la comparaison (1974) ainsi que les complexités du comique et de l'ironie dans cette chanson (1983), tandis que N.B. Cromey (1978) a montré comment, malgré son appartenance au Cycle du Roi, la révolte des barons, essentiellement de Roland, est un des axes fondamentaux de cet univers fictionnel.

Ces remarquables études nous ont invité à parcourir une œuvre qui, par sa longueur de 15805 vers, sa langue, ses lacunes et certains morceaux assez indigestes à la lecture, risque de masquer au chercheur de nombreux aspects

¹ Toutes les citations de l'œuvre renvoient à son édition de *L'Entrée en Espagne*, Paris, Librairie de Firmin-Didot et C^e, 1913, 2 vol. Nous indiquons entre parenthèses le numéro des vers ou des lignes citées.

attractifs pour la réflexion². En particulier, la globalisation actuelle ayant attiré l'attention sur les aspects d'identité et d'altérité des cultures, *L'Entrée en Espagne*, comme beaucoup d'autres chansons de geste, mérite la peine d'être lue à lumière de ces questions. Non seulement parce que, comme dans d'autres ouvrages du même genre, l'affrontement collectif est le canevas général de cet univers fictionnel, mais parce que, de plus, il se produit entre deux collectivités séparées par une frontière culturelle et religieuse : Sarrasins d'un côté, chrétiens de l'autre. Comment la conscience organisatrice de cet univers de fiction présente-t-elle les *siens* et les *autres* ? Marque-t-elle des distances incontournables avec ces *autres* sans possibles rapprochements ? Plusieurs indices nous ont invité à creuser dans cet univers de fiction avec l'ambition de mettre à jour les différents rapports que la conscience narratrice établit entre les *siens*, c'est-à-dire le *nous* des Francs, auxquels elle s'identifie, et les *autres*, les Sarrasins que Charlemagne doit vaincre pour libérer le chemin de Saint-Jacques.

En premier lieu, le fait que l'œuvre présente deux situations narratives différentes pour cette confrontation nous a invité à cette analyse : dans la première partie les Francs, en bloc, luttent contre les Sarrasins d'Espagne ; dans la deuxième, Roland, offensé par son oncle, part en Perse et, se faisant passer pour musulman, réalise de nombreux exploits au service du sultan de ce pays. Il est vrai que cette partie se termine par la conversion des Persans, la libération de Jérusalem et le retour de Roland à l'armée de Charlemagne, finalement réconcilié avec son oncle. Mais le fait que Roland se dise musulman et réalise des exploits pour des musulmans invite à étudier les rapports que la conscience narratrice a établi entre les deux communautés affrontées pendant ces événements, et en particulier, à voir si dans ces épisodes il ne se produit pas un rapprochement aux *autres* qui affaiblit la bipolarité de cet univers de fiction.

Deuxièmement, les chercheurs ont déjà fait des appréciations révélant que l'opposition foncière entre les deux camps se nuance dans *L'Entrée en Espagne*. En fait, nous reprenons dans notre étude un bon nombre de contributions de nos prédécesseurs dans l'espoir de les intégrer dans une vision d'ensemble dynamique des rapports entre les camps affrontés ici. Antoine Thomas a fait plusieurs remarques qui montrent que cette bipolarité se nuance à maintes reprises. Les champions sarrasins, tels Ferragu ou Isoré, présentent, dans des proportions différentes que nous analyserons par la suite, des traits qui atténuent leur côté négatif (Thomas, 1913 : 40) ou leur donnent une valeur nettement positive malgré leur condition d'ennemis (Thomas, 1913 : 47). Cet auteur attire aussi son attention sur un passage-clé de l'œuvre : la prière que

² Vid. à propos de l'auteur, des limites de l'œuvre et de ses rapports avec *La Prise de Pampelune* : Thomas (1913, 33-61).

fait Dionès, la fille du sultan, tandis que Roland lutte pour elle, « où le poète a cherché curieusement à fondre la religion de Mahomet dans celle de Jésus » (Thomas, 1913 : 58). La présence d'une prière syncrétiste dans cet univers fictionnel nous a suggéré que les rapports entre ces deux camps étaient certainement plus complexes qu'il ne paraissait à première vue, même si, comme l'affirme Paul Bancourt, à propos de ce même passage, les signes d'un apaisement entre ces camps ne sont que provisoires (Bancourt, 1982 : 565). Antoine Thomas d'ailleurs nous avait mis sur cette voie en remarquant que, pendant son service au sultan de Perse : « Roland reste le héros du poète, personnifiant de plus en plus en lui la chevalerie, de source religieuse sans doute, mais dont l'idéal embrasse maintenant toutes les nobles préoccupations de l'humanité » (1913 : 49).

Ainsi, l'analyse de Thomas suggère que la conduite du héros chrétien répond dans l'œuvre à deux modèles. Un premier modèle qui exclut les *autres*, mais aussi un deuxième fondé sur des idéaux qui embrassent tous maintenant, les *nôtres* – ceux auxquels s'identifie la conscience narrative – et les *autres* : dualité de rapports que nous voudrions traquer dans l'ensemble de l'œuvre, comme si la frontière religieuse ne se doublait pas toujours forcément d'une frontière chevaleresque entre les adversaires. D'ailleurs, dans une étude plus récente, Paul Bancourt a donné *L'Entrée en Espagne* comme exemple des chansons de geste, généralement plus tardives, qui montrent un rapprochement à ces ennemis fonciers des Francs. Ainsi, analysant plusieurs épisodes, tels que les captivités en camp contraire d'Estout et d'Isoré, l'échange de prisonniers où l'affrontement de chaque héros dans son camp – Roland chez les Francs, Isoré chez les Sarrasins – afin que leurs engagements mutuels soient respectés, il révèle non seulement la création d'un réseau d'obligations mutuelles entre chrétiens et Sarrasins épiques (Bancourt, 1982 : 318), mais aussi l'existence d'une éthique chevaleresque commune aux deux camps :

Les hostilités, la différence des religions n'empêchent pas les deux héros de se comprendre et de partager la même éthique chevaleresque. Alors que surgit dans un même camp, chrétien ou sarrasin, un conflit entre les adeptes d'une éthique supérieure et les autres, l'élite des chevaliers chrétiens ou sarrasins se réunit autour d'un idéal chevaleresque commun. (1982 : 323)

À cela nous devons ajouter le résultat des recherches de N.B Cromey (1978) qui, analysant la suite de conflits croissants entre Roland et Charlemagne, a mis en relief un trait du *nous* épique qui ne manque pas d'avoir des répercussions dans la perception des ennemis : le *nous* connaît aussi ses tensions, ses erreurs, même ses fautes et péchés. Malgré l'impression qui pourrait résulter du mépris

fréquent avec lequel la chanson de geste traite les ennemis, le camp des Francs ne constitue nullement un exemple de perfection politique ou morale. Tensions internes, tendances à la paresse – et même au pillage comme le montre l'épisode de la prise de Noble –, décisions et actions polémiques de Charlemagne, rabaisent les Francs au niveau des Sarrasins ou même encore plus bas.

Notre lecture et ces apports de la critique nous mènent à formuler l'hypothèse selon laquelle dans l'univers épique de *L'Entrée en Espagne* les rapports existants entre Sarrasins et chrétiens relèvent d'un dynamisme qui met en jeu deux sortes de rapports. D'un côté un rapport d'opposition et d'exclusion : Sarrasins et chrétiens sont *autres*. Une frontière de nature essentiellement religieuse – avec toutes les implications culturelles et morales qu'elle entraîne – les sépare ; frontière qui ne peut être abolie que par la mort ou la conversion des *autres*. Suivant ce principe, tout ce qui dépend du monde sarrasin est valorisé négativement par les procédés habituels de l'épopée française, étudiés et systématisés par Paul Bancourt (1982). Mais, cet univers fictionnel est plus complexe car une convergence, dans certains cas, se produit sinon entre les deux camps du moins entre certains de leurs personnages. Les *autres*, alors, ne sont plus connotés négativement par le fait d'être *autres*, au contraire ils se montrent parfois à la hauteur des héros chrétiens, et même franchement supérieurs à certains d'entre eux. Notre étude est une tentative de cerner ce dynamisme d'un univers fictionnel qui, à la fois, éloigne et rapproche les ennemis, dans l'espoir d'aller vers les tenants et aboutissants d'un tel phénomène.

2. L'ALTÉRITÉ IRRÉCONCILIABLE ATTÉNUÉE

L'Entrée en Espagne n'est pas une œuvre originale par la présentation négative des *autres* qu'elle fait. Elle reprend bon nombre de topos épiques dans ce but : ils sont polythéistes, le fondateur de leur religion fut un cardinal renégat, ils descendent du lignage de Caïn, etc. Certains se distinguent par des traits négatifs qui, implicitement, s'étendent à toute leur collectivité : Marseille, par exemple, connaît l'art de la magie noire, il ne tient pas ses engagements, il pourrait faire exécuter les messagers, etc. Pourtant, on a l'impression que le narrateur ne s'est pas complu à développer le côté négatif des *autres*. Ainsi, la conduite générale de ceux-ci au combat, malgré leur supériorité en nombre, n'est pas celle des couards ou traîtres. En particulier, malgré certains détails comiques chez eux, remarqués par A. Limentani comme un procédé de connotation négative du *mal* (Limentani, 1982 : 63), le voyage en Orient de Roland met en rapport celui-ci avec un nombre indéterminé de musulmans que le narrateur non seulement ne connote pas de traits négatifs mais parfois de traits franchement positifs. Mettons à titre d'exemple, pour nous en tenir à des

personnages secondaires, les sages conseils militaires que l'oncle de Marsille, l'Agalie, donne à son neveu (*EE* : 571-592), l'amitié des Sarrasins Folquenor et Landrais calquée sur le modèle de Roland et Olivier (*EE* : 10.570-10.575), ou les adjectifs élogieux au patron de navire qui emmène Roland en Orient (*EE* : 11.670-1). Il est vrai que cette altérité demeure irréconciliable puisque, en fin de compte, cet univers fictionnel lui réserve comme destin la conversion, la défaite ou la continuité de l'affrontement. Mais, on a bien l'impression que, une fois assurées de cette façon les distances entre les deux camps, le caractère irréconciliable de cette altérité peut s'affaiblir et même disparaître par moments.

Un autre fait contribue à cela du côté des Francs : ceux-ci ne constituent point une communauté sans fautes, tensions ni conflits internes. Le narrateur a montré plus d'intérêt pour détailler les maux du camp chrétien que pour renforcer les traits négatifs du camp sarrasin, ce qui, de façon paradoxale et implicite, fait de ceux-ci parfois plutôt un exemple qu'un repoussoir des Francs. La chanson commence, d'ailleurs, par la présentation d'un panorama qui n'est nullement élogieux pour les Francs : paresseux et consacrés aux plaisirs et loisirs seigneuriaux pendant dix années de trêve, la moitié des barons est contrariée par l'appel de Charlemagne à la guerre (*EE* : 96-111). Le tableau, que brosse Roland de la situation, est encore pire : l'abandon des devoirs de chevaliers et la dépravation tout court sont communs chez ces chevaliers francs en temps de paix (*EE* : 143-149). L'expédition en Espagne, décidée après la scène de *consilium* féodal, a un effet positif sur ces combattants : pour autant que, comme nous le verrons, ils ne deviennent pas parfaits à l'instant, elle les fait sortir de la paresse et la dépravation. D'où une première conclusion que nous pouvons tirer sur la fonction des *autres* dans cet univers épique : leur affrontement contribue à améliorer et réunir le *nous* auquel s'identifie le narrateur. En ce sens l'univers épique paraît avoir besoin d'une altérité irréconciliable, à vaincre ou à convertir, afin de produire un dynamisme moralement positif chez les Francs. Ce qui expliquerait la pérennité de l'*autre* dans l'univers épique : vaincu il doit pouvoir se redresser toujours, d'une façon ou d'une autre, ici ou là, afin que le camp des *nôtres* qui, par sa dimension humaine, est propice à la dégradation, puisse se racheter moralement et se rassembler politiquement.

D'autre part, les tensions politiques entre les Francs persistent pendant quasiment la totalité de l'œuvre à travers l'affrontement croissant entre Charlemagne et Roland³. Perceptible par maints détails, nous en montrerons deux épi-

³N.B Cromey (1982 : 291-292) retrace avec précision les phases par lesquelles passe cette tension entre Charlemagne et Roland : « 1. Charles does not wish Roland to fight Ferragu; Roland fights. 2. Charles wants to abandon the expedition ; the expedition is pursued. 3. Charles wants to crown Roland at Najéra; Roland refuses. 4. Charles disapproves of victory celebrations at Najéra; Roland enjoys the festivities. 5. Charles threatens to hang Isoré against Roland's protest; Isoré is safely returned to his family. (...) 6. Charles avenges the Thiois mutiny; none of his vassals is consulted and their

sodes significatifs pour notre étude. Le premier révèle comment Charlemagne n'est pas à la hauteur chevaleresque de Roland : le neveu a remis à l'oncle le Sarrasin Isoré qui, après avoir courageusement combattu, s'est rendu à Roland avec l'engagement de celui-ci que sa vie sera sauve. Cependant, Charlemagne, en colère par la résistance acharnée de ses ennemis, décide de le mettre à mort, sans respecter l'engagement de Roland. La vie d'Isoré sera finalement épargnée, mais des fissures importantes se font entre l'empereur et son neveu qui annoncent le départ de celui-ci : « Girart, dist il, se le cors ne me ment, Oï avez chouses qe, se je puis brièvement, Plus n'avrai onte por sofrir longement » (EE : 5759-5761). Le deuxième porte à la franche rupture entre les deux héros : Roland, croyant ainsi faciliter la prise de Pampelune, est parti, alors que les Francs sont aux prises avec les Sarrasins, conquérir la ville de Noble sans avertir son oncle. Les Francs, apprenant que Roland ne se trouve plus à l'arrière-garde sont découragés et, frôlant la défaite, demeurent incapables de prendre Pampelune. Roland reviendra, quelques jours après, offrir à son oncle la ville de Noble qu'il a prise mais celui-ci, en colère et vexé par le départ de Roland en pleine bataille sans sa permission, demande à ses sujet de le tuer lorsqu'il se présentera à lui. Les barons ne le feront pas et Roland, giflé par Charlemagne, abandonne l'armée des Francs.

Nous ferions une erreur de perspective en considérant que ces tensions ne concernent que les deux héros en question : c'est l'union même des barons avec le roi qui chancelle dans ces épisodes. En effet, l'attitude de Charlemagne est critiquée par d'autres barons et, si la guerre civile n'éclate pas, il se produit une sorte de paralysie politique des Francs qui aurait conduit finalement à la défection et l'abandon de la conquête si Roland n'était pas réapparu au dernier moment. D'ailleurs, certaines décisions de Charlemagne ont des répercussions directes sur l'ensemble des Francs, en particulier lors de la défection des Tiois. Ceux-ci refusent de bâtir une enceinte pour fortifier le camp, comme Charlemagne l'a ordonné, et s'en vont en douce pendant la nuit. Charlemagne, à l'insu de ses vassaux, les fait attaquer par d'autres Francs leur faisant croire que ce sont des Sarrasins, ce qui lui vaut de fortes réprimandes de la part des barons. Le traitement honteux qu'il donne à Roland a aussi de funestes conséquences chez ses vassaux, qui sont portés au découragement et à la perte de confiance en l'empereur. En outre, le personnage d'Estout, capable du meilleur et du pire, querelleur et intrigant, la désobéissance des pairs qui affrontent Ferragu contre

role, including Roland's, is reduced to ex post facto disapproval. 7. Roland fails to execute orders to prevent Saracens from entering Pampelune; Charles chastises his *orgueil* for not withdrawing sooner. 8. Roland refuses assignment as marshal; Charles humiliates him by expelling him to the rear guard. 9. Roland captures Nobles for the Christian causes; Charles condemns him as a traitor and strikes him».

les ordres de Charlemagne, ou celles des jeunes qui se lancent sans sa permission à l'assaut de Pampelune avec un château roulant, sont autant de preuves que les tensions, les dissensions et les erreurs dans le camp des Francs sont généralisées et ne se limitent point au conflit entre Roland et Charlemagne.

Si nous observons le camp des Sarrasins, avec cette même perspective, une conclusion s'impose : leurs tensions internes ne sont pas plus fortes que celles des Francs. Il y a des faits qui montrent bien que l'unité et l'harmonie politique intérieure n'est pas complète du côté sarrasin. À titre d'exemple, le sarrasin Felidès apprend à Roland lors de la conquête de Noble que son père fut injustement dépossédé de la ville et, pendant le séjour de Roland en Orient, une guerre entre musulmans éclate qui remonte au refus du sultan de Perse de donner en mariage sa fille Dionès à Malcuidant, sans l'assentiment de celle-ci. Mais, l'impression générale que l'on tire est que sur ce plan les deux camps se ressemblent assez : l'ordre et l'harmonie intérieure n'est complète dans aucun d'eux. On apprécie même que l'auteur a manifesté un plus grand intérêt à montrer et à analyser les conflits du *nous* que ceux des *autres*. Ce qui s'explique par le fait qu'il ne se fait pas une image idéaliste des *siens* : ils sont bien du bon côté, mais cela ne les rend pas vertueux et moins encore parfaitement, et ce n'est que par leur effort qu'ils peuvent progresser dans ce sens. Paradoxalement, cela a un effet qui rapproche les camps affrontés dans cet univers épique : Roland glisse sur la pente de l'orgueil, Charlemagne sur celle du manque de mesure dans l'exercice du pouvoir, les Francs en général sur celle de la faute ou l'erreur. Ils s'humanisent ainsi et se rapprochent des Sarrasins, malgré le mépris que cet univers épique leur témoigne, en tant que Sarrasins. Nous sommes encore face à un dynamisme dans la construction de cet univers épique : divergence entre les deux camps, par cette frontière religieuse qui méprise les autres, mais convergence aussi entre eux par une dimension humaine commune chez les uns et les autres. L'auteur n'a nullement prétendu une opposition entre un camp éblouissant de vertu et un autre sombre de dépravation. Du moins transitoirement, avant que le dénouement final n'insiste sur la supériorité indiscutable du *nous* face aux *autres*, à vaincre ou convertir.

3. DE FERRAGU À ISORÉ : RAPPROCHEMENT ET NIVELLEMENT HÉROÏQUE ENTRE SARRASINS ET CHRÉTIENS

Au cours de la première partie de l'œuvre, Roland se trouve directement aux prises avec deux héros sarrasins : d'abord Ferragu et après Isoré, dont le traitement est révélateur des rapports dynamiques entre les deux camps affrontés et montre un rapprochement croissant aux *autres* de la part de la conscience narratrice.

Le personnage de Ferragu apparaît dans l'œuvre comme un obstacle qui paralyse l'expédition des Francs, tant qu'il n'est pas vaincu par Roland. Réputé comme champion des Sarrasins, il se place devant les portes de Najéra et défie en combat singulier les pairs de France qui, sans la permission de Charlemagne, l'affrontent et se rendent à lui l'un après l'autre. Ce caractère redoutable de l'ennemi est si évident pour les Francs que Charlemagne, ayant appris la défaite des pairs, demande à Roland de ne pas affronter Ferragu car « Se je vos pert, ensi remanrai sos Cum pobre dame quant a perdu l'espos » (1595-1596). L'empereur manifeste même l'intention, indigne d'un chevalier, de revenir en France avec son armée, ce qui équivaldrait à abandonner les pairs prisonniers à leur sort, mais Roland refuse. Il affronte alors Ferragu et, après trois journées de combat acharné, il le tue, ce qui livre la ville de Najéra aux Francs.

Ferragu est un personnage complexe car il reçoit un double traitement négatif et positif. Il est appelé *Satanas* (*EE* : 1.398), son écu porte l'Antéchrist (*EE* : 1.362), il est ensorcelé, ne pouvant être blessé qu'au nombril à cause d'une étrange conjonction d'étoiles à sa naissance (*EE* : 869-871). À cela s'ajoutent des traits de caractère qu'il manifeste pendant le combat : orgueil et mépris de son adversaire qu'il croit vaincu dès le premier engagement, insultes à Roland et à ses propres dieux lorsqu'il est désarçonné (*EE* : 2.231-2.235), qui contrastent avec l'humilité de Roland face à son créateur tandis qu'il n'obtient pas la victoire (*EE* : CXLII). Sa noblesse de chevalier fait défaut, lorsque au cours du deuxième engagement, tandis que Roland descend de son cheval pour épargner celui-ci, il ne descend pas du sien profitant ainsi de sa supériorité au combat. Roland, après avoir abattu le cheval du païen, lui donnera une leçon de chevalerie, en approchant de lui à pied menant son cheval par le frein (*EE* : 2.876).

Et pourtant, comme si le narrateur s'était complu à brouiller les perspectives, il ne manque pas de traits franchement positifs qui le rapprochent de Roland. Il est d'abord frappant que, malgré son gigantisme associé au mal et à la laideur, le narrateur le montre paré d'attributs physiques et moraux positifs (*EE* : 830-835) qui se résument en la formule connue : « Se pur deignast acroire el filz sante Marie, Au segle n'eüst pier de tote baronie » (854-855). Mais c'est surtout pendant son engagement avec Roland que ses qualités se manifestent. Il donne de nombreux signes d'estime à Roland avant et pendant le combat (*EE* : 1.080, 2.060-2.064), qui montrent comment l'élite des chevaliers est capable de se retrouver dans une éthique chevaleresque commune au-delà de la frontière religieuse. Le moment culminant de cette estime se produit au cours de la scène surprenante où, pendant une trêve, Ferragu faisant confiance à son ennemi enlève son heaume et s'endort devant Roland qui lui met alors une pierre sous la tête. Cette estime mutuelle chevaleresque conduit

à un épisode étrange : les chevaliers cessent de combattre et passent au débat théologique avec l'intention réciproque de se convaincre. Le païen se montre disposé à se convertir si les paroles de Roland sont capables de le convaincre : « Se tu me sais dou toz bien esclarir, / A ce que puse le feu d'enfer fuïr, / Aparilez me sui de convertir (EE : 3.632-3.635) ».

De façon surprenante, pas à pas, Ferragu, reconnaissant les ressemblances entre les deux religions, est finalement convaincu pratiquement de tout, grâce aux raisonnements et exemples de Roland, y compris l'incarnation, la virginité, la passion et la résurrection du Christ (EE : CXXVII-CLXXII). Bien sûr cet univers épique ne présente pas une dispute théologique entre égaux : le Sarrasin a rarement l'initiative dans le débat et se limite à acquiescer, après avoir manifesté ses doutes, aux arguments de son adversaire. Inégalité de débat qui se fait évidente au moment où Ferragu, après avoir écouté et acquiescé longtemps, se dispose à montrer que Mahomet est le messager de Dieu : Roland alors n'écoute pas et reprend le combat (EE : 4.000).

Ainsi, il paraît évident que le traitement de l'*autre* que révèle cet épisode est complexe. La supériorité finale de *nous* se maintient, ne serait-ce que par le fait que finalement Roland est vainqueur et la seule chance du Sarrasin est de se convertir. Cependant, une nouvelle stratégie d'accaparement de l'*autre* par le *nous* se dévoile qui a pour effet immédiat une valorisation relativement positive de l'ennemi : cet ennemi peut être non seulement vaincu mais aussi convaincu et cela est possible parce qu'en lui, indépendamment de la distance que marquent la religion et la culture, il y a des traits positifs qui l'apparentent aux chrétiens. Des traits positifs qui, dans le cas de Ferragu représentant de l'élite guerrière sarrasine, tiennent à une éthique chevaleresque commune aux deux camps. De plus nous ne devrions pas oublier que si Ferragu est orgueilleux, Roland l'est aussi et que la raison que donne le Sarrasin pour ne pas se convertir finalement aurait pu être prononcée par son adversaire :

Il ni diroit la plus part de ta gient
Que baticé m'aüst de bon talent
Por tomer ma arme a pont de salvament,
Mais por peor l'eüst fait solement:
Je nel voldroie, por tot l'or d'Orient,
Che il en fust blaismez li mi parent
Che moi rendisse al filz Millon d'Anglent. (EE : 3.960-3.966).

Paroles qui nous rappellent étrangement les raisons que donne Roland à Olivier pour ne pas sonner le cor lorsque l'arrière-garde est attaquée dans la *Chanson de Roland*. Ce qui paradoxalement rapproche encore les adversaires :

la raison finale pour laquelle le Sarrasin se maintient du côté du mal tient à un trait de caractère, l'orgueil chevaleresque, qu'il partage avec son adversaire.

Isoré, prince sarrasin, représente un pas en avant dans le rapprochement de l'*autre* par rapport à Ferragu. Si chez le géant quelques traits négatifs faisaient un penchant aux positifs, chez ce prince tout est motif d'éloge de la part du narrateur : ce serait le meilleur chevalier qui servirait Charlemagne s'il abandonnait ses dieux (*EE* : 5.043-5.045). La noblesse chevaleresque du Sarrasin en arrive à tel point qu'il peut être considéré comme le double de Roland dans le camp contraire (5.043-5.045). Il donne de nombreuses preuves de bravoure pendant le combat et, plein d'estime pour Roland, il se rend à celui-ci avec l'engagement qu'il sera traité dignement comme prisonnier. Les paroles qu'il utilise d'ailleurs pour rendre grâce à Mahomet de ce fait sont surprenantes : « E! Macomet, se onques me forfeisis / De nulle cause, jel me claim tot servis / Seul por cist home que ci m'avez tramis ». (*EE* : 5.488-5.490). Cette formule est un exemple du haut degré de syncrétisme culturel que peut atteindre cet univers lyrique : un Sarrasin remercie son Dieu d'un fait qui est à l'avantage de ses ennemis, ce qui nous montre dans quelle mesure le narrateur traite ce personnage dans un dynamisme assimilateur des deux camps affrontés⁴.

Mais c'est surtout sa conduite lors de l'échange des prisonniers qui le met ouvertement à la hauteur de Roland. Le conflit, provoqué par les différences de l'empereur et Roland sur son sort, se résout par un échange de prisonniers. Isoré revient, alors, dans son camp afin d'obtenir la libération d'Estout en échange de la sienne, ce qui le mènera à un conflit contre les siens parallèle à celui de Roland contre Charlemagne pour que la vie du prince soit sauve et leurs engagements respectés. En effet, Malgêris – père d'Isoré et roi de Pampelune – une fois son fils retourné, n'a pas l'intention de respecter les tractations. Isoré le menace, dans ce cas, de revenir au camp de Charlemagne et de prendre même les armes contre les siens (*EE* : 6.420 sq.). Plus encore, une fois l'échange accepté par Malgêris, la condition que celui-ci impose à Estout pour être libéré – qu'il se retire avec ses sujets de l'armée de Charlemagne – est encore fermement contestée par le jeune Sarrasin, pour ne pas faire partie des conditions des tractations (*EE* : 6.483-6.488). Par la suite, il se produira encore une entente surprenante entre Roland et Isoré : le prince sarrasin offre un cheval à Roland et lui demande de ne pas l'affronter personnellement au cours de la bataille, ce que Roland, raillé pour cela par Estout, accepte (*EE* : 6.630-6.634).

Ferragu dévoilait un rapprochement du héros sarrasin à Roland, Isoré montre un évident nivellement entre ceux-ci : il est, à bien des égards, l'égal de

⁴ La confiance de Roland en Isoré en arrive au point qu'il accepte que le Sarrasin prête serment au nom de sa religion : « Se moi volés jurer par segramant / Sor cele loi ou vos estes creant / Ce mon cousins Hestout le combatant (...) » (*EE* : 6.290-6.293).

Roland dans le camp ennemi. Plus encore, ils partagent une éthique chevaleresque qui non seulement les identifie mais les distingue des leurs, incapables –comme le montrent les réactions de Charlemagne ou Malgérís au cours de l'affaire de l'échange des prisonniers– de se placer à leur hauteur. Et ce qui est encore plus surprenant, cette excellence d'Isoré ne se fait pas au prix de sa conversion : tout en étant musulman, il est paré de toutes les qualités comme Roland, sinon supérieur à celui-ci par l'absence en lui du défaut de l'orgueil.

Ceci dit, les rapports d'estime et rapprochement aux *autres* dans cet univers épique sont évidents. La conscience organisatrice de cet univers fictionnel se débat entre deux possibilités : le fossé infranchissable entre le *nous* et les *autres*, qui ne pourrait être aboli que par la conversion ou la défaite des *autres* ; ou, au contraire, le pont qu'une éthique chevaleresque commune et une même condition humaine faite de vices et vertus, construisent à travers la frontière religieuse et culturelle. La complexité de cet univers fictionnel tient sans doute au fait de cette double orientation divergente qui se maintient, du moins transitoirement, avant la victoire finale attendue du *nous*. Mais la seconde partie des aventures de Roland en Orient, qui va ainsi se mêler directement aux Sarrasins, nous apportera de nouvelles manifestations de ce rapprochement, serait-il seulement transitoire, aux *autres*.

4. ROLAND EN ORIENT

Une bonne partie de *L'Entrée en Espagne* se passe en Orient où Roland voyage à la suite de l'affront public qu'il a reçu de Charlemagne. Au cours de ces aventures, le narrateur en arrive au degré maximum possible de rapprochement aux *autres* dans son univers épique. Avant même de s'embarquer, un événement sans grande importance annonce que Roland pendant ce voyage va se laisser guider par des idéaux nobles qui embrassent tous, Sarrasins ou chrétiens : ainsi, s'étant emporté contre deux païens qui lui avaient dit des mots désobligeants, il les tue mais se repent de cela quand il réalise qu'ils n'étaient pas armés (*EE* : 11.565-11.566). C'est un indice de son attitude vis-à-vis des *autres* avec lesquels il va cohabiter, se faisant passer pour Sarrasin, pendant une longue période : il ne tiendra pas compte de leur religion au moment de les défendre, si son sentiment de la justice le pousse à cela. Cela signifie-t-il que nous nous trouvons face à une tolérance et un relativisme culturels absolus ? La prière que fait Roland pendant sa traversée en Orient nous permet de donner une réponse à cette question : « Et cest çamin me faites en tal gise fornir / Que mielz me soit a l'arme par le vos loi emplir / E onor n'ait sainte Glise, qe devons maintenir » (*EE* : 11.760-1). Ainsi, l'attitude de Roland en Orient montrera qu'un rapprochement est possible aux *autres*, sans pour cela renoncer

aux différences avec eux ni à la supériorité morale du *nous*. La convergence transitoire entre le *nous* et les *autres* à laquelle nous allons assister est donc une tolérance transitoire en vue d'attirer ceux-ci au *nous*, au lieu de les forcer à le faire par les armes, fondée sur ce qu'ils partagent avec le *nous* en tant qu'humains et, en particulier, en tant que chevaliers.

Dès son arrivée à La Mecque, Roland se trouve au milieu d'un conflit entre musulmans : la fille du sultan de Perse, Dionès, personnage paré de toutes les qualités, refuse d'être mariée au roi Malcuidant. Celui-ci, rappelant l'engagement en ce sens qu'avait pris le sultan, demande alors que la jeune fille soit brûlée vive, Péliās son champion étant là pour défier quiconque s'y opposera. C'est alors que Roland, se faisant passer pour un Sarrasin d'Espagne appelé Lionel, défie le redoutable champion de Malcuidant. Il est intéressant de constater que Roland défend la pucelle en se fondant sur des droits liés à une loi de Dieu – sans spécification de religion –, concernant donc autant les chrétiens que les Sarrasins : « E proverai por vive verité / Que mariage qui s'fait contre gré / D'om ni de fame revele la loi Dé » (*EE* : 12.309-13).

Une conclusion s'impose alors : chrétiens et Sarrasins ne sont pas si éloignés, du moment qu'il y a des conduites et principes moraux partagés malgré leur différence de religion, comme c'est ici le cas de ne pas marier les jeunes gens contre leur volonté. D'ailleurs, c'est au cours de ce combat que va se produire le moment, à notre avis, de syncrétisme maximum dans cet univers épique : tandis que Roland – porteur, de plus, d'un bouclier qui représente Mahomet prêchant – lutte contre Péliās, la pucelle fait une prière dans laquelle elle fond chrétiens et musulmans. A. Limentani a remarqué que certains passages bibliques, auxquels la jeune Sarrasine fait référence dans la prière, sont volontairement déformés – l'histoire de Caïn et Abel, le mépris de Moïse –, ce qui le mène à la conclusion suivante : « Dionés, estranea al codice culturale del pubblico occidentale, si caratterizza esoticamente e suscita l'ilarità con lo sconvolgimento d'alcuni dati basilari » (1974 : 81). Mais, à notre avis, il y a plusieurs preuves du *sérieux* de ce passage qui, comme nous l'avons dit, représente le degré maximum de tolérance présent dans cet univers épique. Tout d'abord, dans la présentation de la prière, il paraît évident que le jongleur a voulu nous toucher par la sincérité des paroles que va prononcer Dionès :

Qui donc veïst la belle Persiayne
 (Ce est Dionés) coment grant duel demaine ;
 Les oil sordent de li coume funtaine ;
 A une part s'an vint en mi la plaine,
 En jeneillon s'est mise pale et vaine,
 Une oraisons en la lois Aufricaine

Encomença, c'unques la Madelaine
Devant Yesu non la fist plus humaine. (EE : 12808-12815)

Nous pensons, comme A. Limentani, que le traitement non conforme à la Bible du crime de Caïn, fait pour la vengeance de Dieu (EE : 1.285) ou de la figure de Moïse, considéré un « enchresnés glouton » (EE : 12.828) contribue au caractère exotique de la prière⁵. Mais, nous ne croyons pas que ce personnage, paré de qualités, touchant par son attitude, traitant avec un grand respect Le Christ (EE : 1.285-12.842) et dans des conditions si dramatiques pour sa vie et celle de Roland, suscite une quelconque hilarité qui, de plus, se transmettrait au contenu syncrétiste de sa prière :

Les Cristians et les Saracins bons
En Paraïs avec eus s'an iron.
Après le Rois de gloire, in Aquilon,
Sor une seize seiroit Jessus el tron
A la main destre, et de l'autre, Machon.
Si cun c'est voir, sir Dex, faites moi don
Que voustre ahie et voustre reanon
Mandés celui qu'est par moi in tenzon (EE : 12856-12862)

C'est comme si Dionès pressentait que le champion qui la défend ne soit pas musulman. C'est au nom d'un syncrétisme religieux qu'elle demande à son Dieu de le protéger : moment culminant donc de rapprochement entre le *nous* et les *autres*, présenté non pas par le narrateur mais par un personnage qui appartient aux *autres*. Une question incontournable se présente alors : pourquoi est-ce un personnage sarrasin qui fait cette prière ? La réponse est la suivante à notre avis : parce que la conscience narratrice, tout en assumant un rapprochement entre les deux camps affrontés, n'est pas capable de tolérance absolue envers l'*autre*. À moins que, tout en étant capable de cela, comme on pourrait le déduire de la commune condition humaine et chevaleresque entre les ennemis, le genre épique même ou la réception envisagée de son œuvre lui interdisent une tolérance ouverte et absolue face aux *autres*. Dilemme impossible à trancher dans la mesure où nous ne pouvons pas connaître les intentions réelles de l'auteur, mais qui est une preuve du dynamisme de cet univers épique dans les rapports qu'il établit entre les deux camps. De toute façon il y a un trait dans la prière de Dionès qui montre comment, malgré l'effort syncrétiste entre le christianisme et l'Islam, nous continuons dans des conceptions manichéennes-

⁵ Remarquons que ce passage n'est non plus conforme au Coran qui à aucun moment ne donne ce traitement à l'histoire de Caïn et Abel et ne manifeste pas ce mépris pour la figure de Moïse.

nes, qui ont besoin d'altérités irréconciliables : Dionès donne dans sa prière la condition d'*autres* avec lesquels aucune transaction n'est possible aux Juifs (12854-12855)⁶.

Le rapprochement aux *autres* continuera pendant toute cette partie car, après sa victoire sur Péliās, Roland se met au service du sultan de Perse et ne paraît nullement incommodé de vivre ainsi entre musulmans, se faisant passer pour l'un d'entre eux, pendant une longue période. On pourrait même affirmer que, tant que le remords d'avoir laissé Charlemagne en Espagne ne le prend pas, il est parfaitement heureux réalisant ses devoirs chevaleresques pour le sultan de Perse : il accueille chez lui les fils des nobles pour leur enseigner l'art de la chevalerie et prend goût d'aller visiter la famille royale dans ses appartements et se conduire glamment avec Dionès. Le rapport entre Roland et Sanson, fils du sultan, est intense à ce point que le premier fait figure de maître chrétien en art de chevalerie d'un disciple musulman, paré de qualités innées et à qui il apprend non seulement l'art militaire mais aussi ses préceptes moraux, sans qu'aucune résistance culturelle du disciple ne s'y manifeste (*EE* : 13.701-13.703).

Il est frappant de constater comment Roland, voilant son identité, adopte un langage et des coutumes qui révèlent que dans la perspective du narrateur, malgré leurs différences de religion, il y a certainement au fond un même Dieu et une même vérité morale chez chrétiens et Sarrasins. Ainsi, après le combat contre Péliās, il accompagne les Persans faire des offrandes à Apolin et Mahomet, se plaignant de ne rien posséder pour les imiter (*EE* : 13.324), et prononce une prière chrétienne dans un temple païen, demandant à Dieu la protection pour Charlemagne et ses pairs qui sont restés en France : « Ensemble a lui les hot au grant temple mené; / Iluec hont Saracins Maomet festoïé. / Tres en mi lou temple s'est Rolant jenoïlé; / En su cuer reclama le Rois de maïesté » (*EE* : 13.629-13.632). Moment encore de syncrétisme culminant : un même lieu, sacré pour les musulmans, accueille les prières de ceux-ci et d'un chrétien. C'est dans ce même sens qu'il faut interpréter que, plusieurs fois, Roland fasse mention des dieux païens : ces phrases, dans lesquelles le Dieu chrétien pourrait remplacer sans blasphème le nom de Mahomet ou Apolin, montrent que, malgré ces différences de religion, un rapprochement étroit est possible entre le *nous* et les *autres*. C'est le cas des paroles qu'il prononce avant de défendre Dionès : « Jel sui por contredir, / Qe, por Machon che tut devons servir, / Home por droit non doit famme tolir / Outre son gré ne outre son pleisir » (*EE* : 12.418-20)⁷.

⁶Vid. à ce propos Limentani (1983 : 79-81).

⁷Voir à ce sujet les vers 12.365-12.367, 12.378-12.379, 13.289-13.290).

Malheureusement, il y a une lacune dans l'œuvre qui nous empêche de connaître directement un événement capital pour notre propos : la conversion des Persans après la prise de Jérusalem et le dévoilement de la véritable identité de Roland⁸. Quoi qu'il en soit, l'existence de cette conversion nous permet de limiter cette approche aux *autres* à travers les aventures de Roland. Cette conversion indique que c'est dans la mesure où ils peuvent devenir chrétiens, franchissant ainsi la frontière religieuse, que les *autres* ne sont pas traités de façon négative. L'Orient n'est point un espace idyllique ou sans conflits – cela comme chez les Francs – et les traits positifs des Sarrasins révéleraient que, comme créatures en fin de compte d'un même créateur, la graine a été semée en eux pour qu'il reconnaissent la véritable religion. Les communs idéaux chevaleresques, ainsi que l'exemple donné par Roland chez eux, correspondent à une stratégie qui préfère convaincre les *autres* plutôt que les vaincre, les exterminer ou les baptiser de force.

5. CONCLUSIONS : DES RAPPORTS COMPLEXES ENTRE LE *NOUS* ET LES *AUTRES*

Nous espérons avoir montré la complexité des rapports qui se tissent dans cet univers épique entre le *nous* et les *autres*. Une complexité que nous ne saurions attribuer à une claire intention de l'auteur ou à un effet imprévu de son écriture. En premier lieu entre les deux camps affrontés il y a un rapport d'opposition foncière, où le *nous* chrétien est clairement supérieur : la frontière religieuse et culturelle ne peut être franchie que dans un sens, des *autres* au *nous* et les traits négatifs des Sarrasins mécréants contrastent avec ceux positifs des bons chevaliers chrétiens. Pourtant, l'auteur a tissé aussi un rapport de convergence entre les deux camps qui, contrairement à la première tendance, permet de franchir la frontière sans conversion et nivelle en qualité morale les camps ennemis. À cela a contribué le fait que l'auteur maintient une visée critique sur le camp auquel il s'identifie : les Francs ne sont pas exempts – loin de là – de conflits moraux et politiques comme la tension entre Charlemagne et Roland le démontre en particulier. D'où une première conséquence pour les rapports entre les deux camps : les *autres* ne sont pas forcément pires au plan moral et politique que les *nôtres* et, paradoxalement, ils peuvent parfois passer de repoussoir à exemple à suivre. De plus, les exploits de Roland le mettent en contact avec des Sarrasins qui, malgré leur différence religieuse, approchent ou même égalisent le héros franc en éthique chevaleresque, comme c'est le cas de Ferragu et surtout d'Isoré. Les exploits de Roland en Perse par la suite confirment la perspective ainsi tolérante qui s'ouvre sur les *autres* : ils sont

⁸ Pour la reconstruction des lacunes de manuscrit vid. Thomas (1913, 18-19) et Gautier (1880, 446-448).

aussi capables d'excellence morale et chevaleresque et la frontière politique et religieuse ne s'accompagne donc pas forcément d'une frontière chevaleresque. Arrivés à ce point, la perspective tolérante absolue, qui accepterait une entente dans la différence entre Sarrasins et chrétiens se fait jour de façon dissimulée : c'est le personnage sarrasin de Dionès qui, dans sa prière syncrétiste, manifeste cet idéal et non pas le narrateur. En fait, le dénouement du récit nous montre les limites de cette tolérance : les traits positifs des Sarrasins se confirment par leur conversion. La tolérance est le résultat d'une stratégie d'accaparement de l'*autre*, non pas par l'affrontement mais par l'exemple, en vertu de ce que les êtres humains, fils d'un même créateur, partagent malgré leurs différences culturelles.

Mais il faut dire que, dans sa tentative d'approche des *autres* pour les attirer au *nous*, l'auteur est allé très loin pour son époque, plus loin qu'il ne croyait peut-être. Car, quiconque lira *L'Entrée en Espagne*, sans prendre parti préalablement pour un ethnocentrisme culturel quelconque⁹, pourra percevoir que les germes d'une possible entente entre les peuples, respectueuse de leur diversité, se trouvaient déjà dans cet univers épique. Et cela parce que, nous nous permettons de le suggérer, le refus de l'*autre* paraît indissociable d'une certaine nécessité de l'*autre* dans l'univers épique.

BIBLIOGRAPHIE

- Bancourt, P. (1982). *Les musulmans dans les chansons de geste du cycle du roi*. Université de Provence, 2 vol.
- Cromey, N.B. (1978). « Roland as Baron Révolté : The Problem of Authority and Autonomy ». In *L'Entrée en Espagne*. Olifant, Vol. 5, n.º 4 (1978): 285-297.
- Gautier, L. (1880). *Les épopées françaises*, III. Paris, Société Générale de Librairie Catholique.
- Limentani, A. (1974). « L'art de la comparaison dans *L'Entrée en Espagne* ». *Actes du V^e Congrès International de la Société Rencesvals*, Université de Provence (1974): 353-371.

⁹ Ce que justement ne faisait pas Léon Gautier en affirmant (1880, 445-446) : « Il y a quelque chose de frappant dans le spectacle d'un seul français, d'un seul chrétien, excitant ainsi l'enthousiasme de tout l'Orient, devenant le véritable maître d'un vaste empire, et suffisant à le civiliser (...) il introduit dans toutes les administrations les idées chrétiennes et les idées françaises ; il change, il transforme cette nation, et son nom y acquiert une popularité durable. Certes, nous sommes ici en pleine légende, et nous n'avons pas la pensée de tirer de ces faits imaginaires une conclusion historique. Mais cent fois ce spectacle nous a été réellement offert : on a vu cent fois quelques Français, quelques chrétiens, transformer de grands pays. Depuis que le christianisme a l'Occident pour foyer principal, un seul Occidental est supérieur à cent Orientaux. C'est l'histoire de Roland à la cour du roi de Perse ».

- Limentani, A. (1982). « Il comico n'ell'*Entrée en Espagne* e il suo divenire ». *Intepretation : Das Paradigma der Europäischen Renaissance-Literatur : Festschrift für Alfred Noyer-W.* Wiesbaden, Steiner (1983): 61-82.
- Thomas, A. (1913) « Introduction ». *L'Entrée en Espagne*. Paris, Librairie Firmin-Didot et Cie, vol. I, pp. I-CXXV.

